

LE FESTIN CHEZ MATTHIEU

²⁷ Après cela, Jésus sortit, et il vit un publicain, nommé Lévi, assis au lieu des péages. Il lui dit : « Suis-moi. »

²⁸ Et, laissant tout, il se leva, et le suivit.

²⁹ Lévi lui donna un grand festin dans sa maison, et beaucoup de publicains et d'autres personnes étaient à table avec eux.

³⁰ Les pharisiens et les scribes murmurèrent, et dirent à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les gens de mauvaise vie ? »

³¹ Jésus, prenant la parole, leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades.

³² « Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs. »

³³ Ils lui dirent : « Les disciples de Jean, comme ceux des pharisiens, jeûnent fréquemment et font des prières, tandis que les tiens mangent et boivent. »

³⁴ Il leur répondit : « Pouvez-vous faire jeûner les amis de l'époux pendant que l'époux est avec eux ?

³⁵ « Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront en ces jours-là. »

³⁶ Il leur dit aussi une parabole : « Personne ne déchire d'un habit neuf un morceau pour le mettre à un vieil habit ; car il déchire l'habit neuf, et le morceau qu'il en a pris n'est pas assorti au vieux.

³⁷ « Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, le vin nouveau fait rompre les outres, il se répand, et les outres sont perdues ;

³⁸ « mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves.

³⁹ « Et personne, après avoir bu du vin vieux, ne veut du nouveau, car il dit : Le vieux est bon. »

(LUC, ch. V, v. 27 à 39.)

COMMENTAIRES

L'humilité est tellement indispensable aux rapports mystiques du Ciel avec l'homme que Dieu parfois cache à Ses serviteurs tels faits dont la connaissance serait susceptible d'éveiller en eux quelques sentiments de gloire trop difficiles à réduire. Ainsi en fut-il pour les Apôtres qui, tout le long de leur vie terrestre, ignorèrent la dignité de leur origine spirituelle. Aujourd'hui même, dans les cercles d'illuminés, on rencontre en foule des soi-disant réincarnations de personnages célèbres, des Jeanne d'Arc, des Marie-Madeleine, des Vierge Marie, des Napoléon, des Charlemagne. Il ne faut pas rire de cette candeur ; nous ignorons tout des ressorts secrets de l'inconscient et, en fait, bien peu d'entre nous sont indemnes de vanités plus ou moins ridicules. Ce qui importe, c'est de mettre en garde la bonne foi du chercheur. Aucun envoyé de Dieu ne connaît sa propre identité spirituelle. Dès l'instant donc qu'un homme se donne comme la réincarnation d'un apôtre, par exemple, cela signifie qu'il est ou un imposteur ou un halluciné. Appliquons-nous donc à rester humbles de toutes nos forces ; souvenons-nous que Judas était le plus avancé des apôtres et qu'il est tombé par orgueil. Nous pouvons ici apercevoir pourquoi le récit évangélique raconte, tout de suite après avoir parlé de Ses guérisons, comment les Juifs bien-pensants s'étonnaient de voir Jésus vivre avec des gens de peu, comment Ses disciples devaient vivre dans la joie, et ce que vient faire, juste à ce moment du récit, la parabole de la pièce neuve et du vin nouveau.

Il est d'autres maladies que les désordres physiologiques. L'ignorance est une maladie, la grossièreté est une maladie, les préjugés sont des maladies, toutes aussi graves que des cancers ou des tuberculoses ; et, comme la simple présence de Jésus calmait les troubles du corps, Son regard et Sa voix dissipaient aussi les vices de l'intelligence et des mœurs. Nous voyons tous les jours le soleil et le grand air emplir nos corps d'une allégresse physique ; ce soleil parfait qui est le Christ béatifie infiniment davantage la totalité de notre être. Sa loi n'est pas rigueur ni pénitence, elle est délivrance et douceur ; elle chasse tous les nuages, rompt toutes les chaînes, délasse toutes les fatigues. Nous qui aspirons à faire figure de disciples, nous devrions nous tenir par dedans assez près du Maître pour nous baigner dans Son rayonnement pacifique, pour que Sa joie souveraine illumine nos visages et rayonne sur nos frères le bonheur des certitudes éternelles.

Mais la pièce neuve emporte l'étoffe usée et le vin nouveau perce l'outre vieillie. C'est ce que font les maîtres non-chrétiens de la vie spirituelle. Ils ne peuvent pas rénover la personne entière de leurs disciples ; selon leur pouvoir, ils recousent çà et là, ils font des reprises, ils versent une liqueur trop forte dans une intelligence raidie, dans une sensibilité usée. Seul Jésus, qui nous connaît de fond en comble, peut nous régénérer de fond en comble. Aussi, quand des âmes viennent à vous, soyez prudents ; aidez-les par votre exemple plus que par vos discours, par vos sacrifices secrets plus que par vos remontrances, par vos prières plus que par vos enseignements. Seul le Christ peut nous présenter le vin très ancien de la Sagesse éternelle ; la sagesse temporelle ne nous donne que des vins nouveaux.

SÉDIR, *Les guérisons du Christ*, 1927.

Jésus, sortant de là, vit en passant un homme qui était assis au bureau des impôts, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi ; et aussitôt il se leva, et le suivit.

Cet exemple devrait être bien considéré de ceux qui sont si rudes aux pécheurs, et qui les accusent de témérité lorsqu'ils voient que dès leur conversion ils veulent s'approcher de Jésus-Christ ; leur indiscretion même s'empporte jusqu'à les vouloir empêcher de suivre le Sauveur, d'entrer dans l'intérieur, et de s'adonner à l'Oraison, sous prétexte qu'ils n'en sont pas dignes, et qu'ils feraient mieux de s'arrêter à la considération d'eux-mêmes et à la vue continuelle de leurs péchés ; mais ils se trompent bien. Tout pécheur peut dès l'abord approcher de Jésus-Christ, pourvu qu'il abandonne son mauvais trafic et le commerce qu'il a avec la nature corrompue et avec le péché ; et le plus tôt qu'il le fait est le meilleur ; puisqu'il ne peut pas mieux faire que de se mettre aussitôt dans la voie pour y marcher ; or Jésus-Christ est la voie. Cet homme que Jésus-Christ appelle était un pécheur invétéré qui se reposait dans le commerce de son iniquité ; cependant il n'est pas plutôt appelé qu'*il suit Jésus-Christ*, et *abandonne tout* sans délai et sans résistance. Les plus grands pécheurs sont ceux qui bien souvent se donnent plus volontiers à Dieu et sans tant d'hésitations.

Ô aimable Sauveur ! lorsque vous appelez, qui ne vous suivrait pas ? Cependant *il y en a plusieurs d'appelés, mais peu d'élus* ; parce que la plupart ne correspondent pas à la grâce de leur vocation, comme fit S. Matthieu. Il y a deux vocations, l'une à la conversion, et l'autre à l'intérieur. Pour répondre à la vocation de la conversion, ou au Salut, il faut abandonner à l'instant le péché et tous ses engagements ; et pour correspondre à la vocation de l'intérieur, ou de la perfection, il faut tout quitter et tout perdre.

L'une et l'autre de ces vocations est visible en S. Matthieu ; et sa fidélité à répondre à l'une et à l'autre est également parfaite et admirable. Il y a des pécheurs qui ne sont pas sauvés, parce qu'ils ne veulent pas abandonner le péché pour se donner à la grâce de Jésus-Christ ; et il y a des personnes dévotes qui ne correspondent pas à la grâce de l'intérieur dont elles ont été prévenues, à cause qu'elles ne veulent pas renoncer à tout ce qu'elles possèdent et à tout ce qu'elles font. Elles voudraient donner et retenir, gagner et ne rien perdre, tout recevoir et ne rien laisser, être tout à Dieu et se posséder elles-mêmes ; cela est impossible. Une âme qui ne laisse pas écouler ce qui est en elle à mesure qu'elle reçoit, s'enfle de propriété

et d'attache, jusqu'à ne pouvoir plus rien recevoir ; de même que si une rivière ne s'écoulait pas à mesure que les eaux y entrent, elle s'enflerait tellement qu'elle déborderait et ferait des dégâts horribles ; ou bien il faudrait que les eaux de sa source se détournassent d'un autre côté.

Et il arriva que Jésus étant allé manger avec lui dans sa maison, il vint des publicains et des pécheurs manger avec lui et avec ses disciples.

Jésus s'est plu *avec les pécheurs* qui avaient un désir sincère de se convertir, et qui, à raison de leur bassesse et de l'humiliation de leur état, étaient plus disposés que nuls autres à recevoir sa grâce. Mais hélas ! il ne se trouve que trop de personnes qui par un zèle pharisaïque condamnent la bonté de Dieu et la facilité qu'il a de se communiquer à ces pécheurs humiliés ! Il semble que tout le soin de ces zéloteurs amers et ulcérés soit d'empêcher les pécheurs d'aller à Dieu, sous prétexte qu'ils n'en sont pas dignes. Faut-il donc les laisser périr sans remède ? Ou y a-t-il un autre médecin que lui qui puisse ressusciter leurs âmes ? On veut leur persuader que Jésus-Christ n'est point pour eux, ni dans son Eucharistie, ni dans son intérieur ; qu'ils ne doivent ni manger ni converser avec lui ; c'est-à-dire, ne pas prétendre à la communion, ni à l'Oraison ; cependant c'est tout le contraire ; car Jésus s'est fait pain de vie pour se donner à eux ; et il ne demande qu'à se communiquer plus intimement à leurs âmes, pourvu qu'ils aient un vrai désir de se convertir à lui et de se donner à l'esprit de sa grâce. [...]

Alors les disciples de Jean le vinrent trouver, et lui dirent : D'où vient que nous et les Pharisiens jeûnons souvent, et que vos disciples ne jeûnent point ?

Jésus leur répondit : Les enfants de l'Époux peuvent-ils s'affliger pendant que l'Époux est avec eux ? Mais les jours viendront que l'Époux leur sera ravi ; et c'est alors qu'ils jeûneront.

Toutes les personnes qui sont encore dans les premiers pas de la pénitence, lesquels consistent à se tirer du péché, et à s'introduire à Jésus-Christ, *jeûnent beaucoup*, et les Pharisiens aussi, qui établissent toute la perfection dans ce travail extérieur, lequel est pour les pécheurs et pour les hommes forts en eux-mêmes, mais non pas pour les enfants.

Jésus-Christ parle de deux états de beaucoup supérieurs à la pénitence, et d'un jeûne bien autre que tout ce que l'on s'imagine, et qui est bien d'une autre difficulté à porter que le jeûne que l'on choisit par soi-même. Celui-ci ne fait qu'incommoder un peu le corps ; mais il n'humilie point l'esprit ; au contraire, il lui est une occasion d'enflure et d'élévation secrète, à moins que l'âme ne soit déjà bien purifiée et morte à elle-même.

Les enfants de l'Époux sont les âmes enfantines auxquelles Dieu commence à se faire goûter dans la simplicité de leur cœur ; l'Époux commence à leur ôter peu à peu ce jeûne extérieur, parce que ses opérations se tournent toutes au-dedans, et qu'il retire l'âme de tout exercice pour qu'elle ne vaque qu'à lui seul, son application à l'unique nécessaire lui tenant lieu de toute occupation. L'opération intérieure de Dieu dans une personne est d'une force à l'épuiser et à la détruire, sans qu'on l'accable encore d'austérités et de jeûnes. Les Directeurs doivent à son égard imiter Jésus-Christ, ne laissant plus surcharger cette personne de mortifications volontaires, dès qu'ils remarquent que Dieu commence d'opérer en elle avec force ; tant parce que ruinant par là sa santé, elle ne serait plus en état de porter les opérations de Dieu ni d'achever la course de la perfection, qu'à cause que l'arrêtant encore et l'occupant aux choses extérieures, on l'empêcherait de donner toute sa force et toute son application au-dedans, où néanmoins elle est toute nécessaire lorsque Dieu travaille vigoureusement à la purgation de toute l'âme ; car alors les forces de quatre hommes des plus robustes auraient peine à suffire. C'est une tentation dangereuse aux âmes de ce degré que de vouloir faire des mortifications excessives ; la mortification réglée, selon ce qui a été dit plus haut, est la plus sûre.

Jésus fait lui-même le jeûne intérieur en l'âme ; et voici comment il s'y prend. Il la prépare par ses bontés et par ses plus douces communications à l'affliction de son absence. Cet Époux, qu'elle commençait à connaître, à goûter et à posséder, lui est ôté tout à coup lorsqu'elle s'y attendait le moins ; et au moment

qu'elle se promettait de l'embrasser pour jamais, il lui est enlevé pour longues années. Ah ! c'est alors qu'elle se trouve plongée dans l'affliction et dans le jeûne : *dans l'affliction*, vu qu'elle perd sa joie et son amour, et *dans le jeûne*, puisqu'elle est privée de tout soutien et de toute nourriture.

Ce n'est pas un jeûne qu'elle recherche, ou auquel elle se condamne elle-même ; non, c'est un jeûne que Dieu opère en elle ; mais jeûne si étrange et si douloureux, qu'il lui fait perdre la vie. Cependant les personnes qui sont toutes dans l'extérieur, voyant que ces enfants de l'Époux ne jeûnent pas, c'est-à-dire qu'ils n'ont plus tant d'empressement pour la mortification corporelle, s'en scandalisent et s'en *plaignent à l'Époux* même. Mais s'ils avaient éprouvé pour un moment leur jeûne, ils verraient bien qu'il est mille fois plus insupportable que le jeûne le plus rigoureux de l'usage commun. Ah ! que ceux qui jeûnent de Jésus-Christ en cette sorte se trouveraient heureux de faire toutes les pénitences possibles, pourvu qu'ils ne fussent pas privés de l'Époux ! Le tourment de l'amour qui se sent privé de ce qu'il aime est mille fois plus insupportable que tout autre mal ; mais les jeûneurs qui n'ont pas éprouvé ces choses ne les peuvent comprendre.

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, tome XV, 1683.

La maison de Matthieu était grande ; c'était également une auberge où les Juifs pouvaient prendre un repas qu'ils devaient payer, alors que les péagers et les inspecteurs d'impôts mangeaient gratuitement, étant les employés de l'office de douane tenue à bail des Romains.

Je fus aussitôt invité à table par tous les péagers tandis que Mes disciples, les Pharisiens et les lévites recevaient quantité de vin et de pain. [...]

Je dis aux convives : « Mon enseignement est comme un nouvel habit ; le vôtre est le vieux vêtement plein de trous et d'usure ; c'est pourquoi vous auriez pu aller à la pêche aujourd'hui, jour de Sabbat, quoiqu'en disent Moïse et Jean. Mon enseignement est nouveau ; on ne peut pas en prendre une pièce pour rapiécer votre vieil habit troué ! Si on le faisait, on provoquerait de plus grands trous encore, car le nouveau tissu emporterait l'ancien habit usé et la déchirure serait pire. Mon enseignement est comme un vin nouveau ; on ne peut le mettre dans de vieilles outres qui se rompraient, laissant répandre le vin. Le vin nouveau se met dans de nouvelles outres, ainsi le vin et l'outre se conservent. Comprenez-vous ? »

Les disciples de Jean dirent : « Nous entendons bien, mais nous ne comprenons pas vraiment ce que tu veux dire ! Explique-toi donc plus clairement ! »

Je dis : « Si Je pouvais mieux M'exprimer ! Oui, oui, Je pourrais bien si Je le voulais, mais ici Je ne veux pas être plus compréhensible ; c'est pourquoi Je vous dis simplement que vos vieux habits déchirés et vos vieilles outres ne sont pas bonnes pour Mon enseignement. Votre douce vie terrestre y porte préjudice ; elle est votre grand bien, vous lui consacrez toutes vos forces même le jour du Sabbat, vous pêchez pour améliorer votre vie terrestre et pour assurer votre existence insouciant, et si possible un peu de bonheur, mais vous ne regardez pas les pauvres, les malades et les affligés, les affamés et les assoiffés. » [...]

« Vos paroles prouvent que votre foi et votre sens de la justice sont un vieil habit troué qui ne peut supporter d'être rapiécé. C'est une outre vieille où l'on ne peut mettre du vin nouveau. Car vous êtes tous et toujours égoïstes et mauvais ! Me comprenez-vous maintenant ? »

Jacob LORBER, *Grand Évangile de Jean*, tome I, 1877.

Dès que la foi est mise dans un cœur par le Saint-Esprit qui en est l'auteur, il se fait alors en cet homme une double opération. Elle creuse, elle mine, elle cherche, elle attaque le vieil homme, elle le poursuit dans toutes ses volutes et dans toutes ses refuites ; elle montre l'homme à l'homme et lui fait voir son danger ; et le montrant à lui-même tel qu'il est, par une lumière supérieure, elle lui en donne du dégoût ; en se voyant si difforme et si souillé, il consent à ce que la douloureuse opération se fasse ; il fait alors son possible pour n'y

mettre point d'obstacle. Cette lumière sûre montre à ce Chrétien commençant la fausseté et l'illusion de tout ce que le genre humain appelle vertus, qui ne sont, selon DIEU, que des vertus fausses. Elle lui enseigne la vertu chrétienne, qui a bien un autre principe, qui est d'un tout autre ordre, et qui ne peut jamais être pleinement établie en nous que par la ruine insensible du vieil homme ; tout comme on ne met dans un jardin l'utile et bienfaisante plante qu'après en avoir premièrement arraché la mauvaise herbe. Ainsi à cette première opération crucifiante et détruisante, en succède, pour ainsi dire, une édifiante ; pour le dire en deux mots, elle crucifie en nous le *vieil homme*, et elle élève sur ses ruines le *nouvel homme*, qui seul fait le Chrétien. Voilà l'unique principe vrai, sûr, vivant, agissant, fort et efficace pour vaincre notre corruption. Je pourrais m'étendre sans fin et le démontrer par des raisons infinies. Et comment est-il possible que les hommes puissent faire une si dangereuse équivoque ? Comment peuvent-ils être assez aveugles pour ne pas voir que c'est DIEU seul qui peut les corriger, et qu'il leur faut pour cela un principe plus haut qu'eux-mêmes ? *On ne met pas*, dit le Seigneur, *une pièce de drap neuf à un vieil habit ; on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres*.

Je dis plus et j'ose assurer qu'il est absolument impossible que la raison de l'homme toute seule puisse lui montrer sa vraie image ou la difformité de son fond. Elle ne peut lui présenter qu'un infidèle miroir ; par elle il peut à peine connaître la superficie de lui-même ; et ce mot de l'un des sept Sages : *Connais-toi toi-même*, était bien vain dans sa bouche. On verra bientôt au chapitre de l'amour-propre, qui est inséparable de l'homme simplement raisonnable, que cet amour-propre souille et fausse tous ses jugements sur lui-même. C'est un labyrinthe perpétuel que son cœur, ce sont des allures dont il est impossible de démêler toutes les tortuosités. Il n'appartient qu'à l'Esprit de DIEU, seule pure lumière, d'y faire jour et d'y porter la sonde. *Je scruterai Jérusalem avec des lampes, et je rechercherai les hommes figés sur leur lie, etc.* (Sophon. 1, v. 12). Lui seul peut percer dans ces ténèbres de la nature, en montrer la profondeur et pénétrer dans les détours de ce labyrinthe.

Jean-Philippe DUTOIT-MAMBRINI, *La philosophie divine*, t. II, 1793.

Le Christ est venu apporter aux hommes une lumière à laquelle aucune lumière antérieure ne se peut comparer. Non que les lumières antérieures aient été mauvaises dans leur essence, non que les anciennes initiations aient été mensongères, mais parce qu'elles personnifiaient l'ancienne Loi, celle qui suffisait aux inspirations humaines, de la Chute à la Rédemption. La Loi que le Rédempteur apportait avec Lui, c'est justement la Loi nouvelle, celle qui vaut depuis deux mille ans et qui vaudra jusqu'à la fin du monde : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* » Cette Loi nouvelle n'est d'ailleurs que le couronnement de l'ancienne, ainsi complétée par les vérités divines dont la connaissance n'était pas indispensable à l'homme, tant que le « Chemin étroit » n'avait pas été frayé par le Christ. C'est pourquoi celui-ci n'est pas venu *abolir* la Loi, mais la *parfaire*.

Sans sortir de la Loi de Moïse, nous constatons que la Bible renferme la promesse du Rédempteur, formellement annoncé par le Législateur des Hébreux. Aussi Jésus compare-t-il cette Loi aux vieilles outres, dans lesquelles il ne faut pas verser le vin nouveau de sa Révélation.

Cette Révélation possède un caractère frappant : elle ne s'appuie pas sur le secret ; elle n'est pas liée à une organisation initiatique. Cependant, elle implique une initiation, à moins de tenir pour assuré que le Christ ait parlé pour ne rien dire.

C'est que, d'une part, les Pharisiens trônaient dans la chaire de Moïse et ne pouvaient supporter l'idée que leur règne venait de prendre fin. D'autre part, les organisations initiatiques – et pas seulement en Judée – ne voulaient plus se souvenir des circonstances qui leur avaient donné naissance. Elles voulaient ignorer que leurs arcanes, leurs cérémonies, leurs prérogatives devaient se terminer à la fin de la période descendante ouverte avec la Chute, et se posaient déjà en adversaires indignées de Celui dont le règne annonçait la fin du leur. Toutes les traditions dignes de ce nom connaissaient pourtant le mystère de l'incarnation du

Verbe ; toutes en reconnaissaient les conséquences quant à elles ; toutes les acceptaient en principe. Mais en fait, il est dur de se renoncer. Les pontifes, les adeptes d'alors auraient sans doute admis pour leurs lointains successeurs ce qu'ils méconnaissaient tranquillement parce que les formes auxquelles ils étaient attachés étaient en jeu. Comme en témoigne la visitation des Rois Mages, cette méconnaissance, si elle fut générale, ne fut pas universelle.

Le Sauveur est donc venu chez les siens, mais, comme l'écrit l'apôtre Jean, *les siens ne l'ont pas reçu*.

Parallèlement à l'adoration des Mages, nous avons ici la parole explicite du Baptiste, « le plus grand parmi les enfants des hommes » : « *Celui qui doit venir après moi m'a été préféré parce qu'il était avant moi.* »

Le Baptiste s'en réjouit comme s'en étaient réjouis les Rois Mages ; d'autres s'en réjouissaient moins, ce qui est humain.

Jean l'Évangéliste nous fait sentir et le lien et la différence entre l'ancienne et la nouvelle Alliance : « *La Loi a été donnée par Moïse ; mais la Grâce et la Vérité ont été apportées par Jésus-Christ.* » Et il ajoute : « *Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui nous en a donné la connaissance.* »

Si les mots ont un sens, il faut bien admettre que la connaissance apportée par Jésus dépasse l'entendement humain actuel. Connaître le Père ? N'est-ce pas là cette cinquantième porte de la Sagesse que Moïse lui-même, ce type parfait de l'adepte, ne put entrebâiller !

On admettra donc, raisonnablement, que, même après Moïse, même après Fo-Hi, même après Rama et Krishna, le Christ avait quelque chose de neuf, ignoré jusqu'à lui, à nous apporter.

Le drame des initiations antiques, c'est que leurs chefs ont, pour la plupart, laissé passer l'heure de l'Accomplissement, parce que cet Accomplissement s'opérait en dehors d'elles. En Israël, cependant, le vieil initié Siméon reconnaît son Maître dans le frêle enfant que Marie amenait au temple : « *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole ; puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples comme la lumière qui éclairera les nations.* »

Cette lumière que le Verbe est venu apporter, il en fut et en est encore l'unique dispensateur. Si les épreuves et les degrés hiérarchiques dispensés par les initiations antiques semblent abolis, c'est qu'au-dessus, au-delà de toute organisation terrestre, le Christ dispense aux siens les travaux qu'il sait, infailliblement, à leur taille et les lumières adéquates à ces travaux. Telle est l'initiation du Christ. Celui qui est réellement apte à la recevoir la reçoit, et il la reçoit dans la mesure exacte qui correspond à ses possibilités, à ses travaux, à ses devoirs.

Celui-là fait partie de cette Église intérieure, cette Église par excellence dont parlait Jésus, là où l'on prie le Père en Esprit et en Vérité, non en rêverie sentimentale. Cette sentimentalité vague, trop souvent et trop légèrement qualifiée de « mystique », n'est souvent que désir d'échapper à la Norme, au travail, à l'action, et, parfois, au devoir, au gris devoir quotidien, lequel contient pourtant en germe toute une initiation méconnue.

La lumière que dispense le Christ n'est pas plus épuisée par le mot « mystique » que par le mot « adeptat ». Le trésor des sagesse antiques, la clef des énigmes devant lesquelles piétinent nos sciences modernes, tout le savoir et tout le pouvoir, nôtre Maître les dispense judicieusement aux siens. Et c'est là où trébuche la fausse mystique, privée de guide et livrée aux caprices de l'imagination. Comme dans les vieilles organisations initiatiques, le vrai mystique, le serviteur du Verbe, a ses chefs hiérarchiques, ses épreuves dosées, et son Maître suprême dont dépend son ascension, le Verbe lui-même, qui est, selon sa promesse, « *avec les siens jusqu'à la consommation des siècles* ».

André SAVORET, *La lumière du Verbe*, 1936.

Comme le Vêtement signifie le vrai, c'est pour cela que le Seigneur compare les vrais de l'Église précédente, qui était une Église représentative des spirituels, à un morceau d'habit vieux, et les vrais de l'Église Nouvelle, qui étaient les vrais spirituels eux-mêmes, à un morceau d'habit neuf ; il les a pareillement comparés à des outres de vin, parce que le vin signifie pareillement le vrai, et que les outres sont les connaissances qui contiennent les vrais.

Emmanuel SWEDENBORG, *L'Apocalypse expliquée selon le sens spirituel*, tome I, n° 195, 1783.

Par le pain est signifié le bien de l'amour envers le Seigneur, et par le vin le bien de la foi, qui procède de la réception du Divin Vrai. La même chose est signifiée par le Vin dans les passages suivants, où le Seigneur dit : « On ne met pas du vin nouveau dans des outres vieilles, autrement les outres se rompent et le vin se répand ; mais on met du vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent. Et personne, buvant du vieux, ne veut aussitôt du nouveau, car il dit : Le vieux est meilleur. » – Comme dans la Parole toutes les comparaisons sont faites d'après les correspondances, il en est aussi de même de cette comparaison, et par le Vin est signifié le Vrai, par le vin vieux le vrai de la vieille Église ou Église Juive, et par les outres sont signifiées les choses qui le contiennent, par les outres vieilles les statuts et les jugements de l'Église Juive, et par les outres neuves les préceptes et les commandements du Seigneur ; par « on ne met pas du vin nouveau dans des outres vieilles, autrement les outres se rompent et le vin se répand, mais on met du vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent », il est signifié que les statuts et les jugements de l'Église Juive, qui concernaient principalement les sacrifices et le culte représentatif, ne concordent pas avec les vrais de l'Église Chrétienne ; et par « personne, buvant du vieux, ne veut aussitôt du nouveau, car il dit : Le vieux est meilleur », il est signifié que ceux qui sont nés et ont été élevés dans les externes qui appartenaient à l'Église Juive, ne peuvent pas tout à coup être amenés dans les internes qui appartiennent à l'Église Chrétienne.

Emmanuel SWEDENBORG, *L'Apocalypse expliquée selon le sens spirituel*, tome II, n° 376, 1783.

Dans Matthieu ¹, sont appelés fils des noces ceux qui sont dans les vrais de l'Église et reçoivent le bien, car le bien qui procède du Seigneur est le fiancé ; si les fils des noces ne doivent point s'affliger tant que le fiancé est avec eux, c'est parce qu'ils sont dans un état de béatitude et de félicité, ainsi chez le Seigneur, quand ils sont dans des vrais conjoints à leur bien ; s'ils jeûneront quand le fiancé sera enlevé d'avec eux, c'est qu'ils sont dans un état de malheur quand le bien n'est plus conjoint aux vrais ; cet état est le dernier état de l'Église, mais l'autre est le premier état.

Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, tome XIV, n° 9182, 1756.

¹ « Jésus dit aux disciples de Jean : Est-ce que les fils des noces peuvent s'affliger tant qu'avec eux est le fiancé ? Mais viendront des jours, quand sera enlevé d'avec eux le fiancé et alors ils jeûneront. »